

VOGUE

societe.union@sonapresse.com



Au secours, les artistes se meurent !

À bout de souffle du fait d'une crise sanitaire sans réel horizon, démotivés par l'absence d'ouverture et se sentant surtout laissés-pour-compte par les pouvoirs publics, les créateurs des œuvres de l'esprit avouent de plus en plus broyer du noir.

Frédéric Serge LONG
Libreville/Gabon

QUE reste-t-il de nos artistes à l'ère du Covid-19 ? Plus de 16 mois après le début de la crise sanitaire due au coronavirus, rien ne semble s'éclaircir à l'horizon pour les créateurs des œuvres de l'esprit. À bout de souffle du fait d'une pandémie de coronavirus sans réels horizons, démotivés par l'absence d'ouverture et se sentant surtout laissés-pour-compte par les pouvoirs publics, les femmes et hommes de culture avouent de plus en plus broyer du noir.

Appauvris, inactifs et démunis : voilà à peu près comment se décrivent-ils en ce moment. Sans surprise, trois quarts d'entre eux ont subi au moins deux annulations

d'événements : salons, rencontres, expositions collectives ou monographiques, etc. Autant d'occasions – manquées – de montrer leur travail, voire de le vendre.

Au four et au moulin au sein de son atelier, le styliste-modéliste Yezdad, par exemple, s'occupe, malgré tout, à travailler sur ses prochaines collections. L'arrivée de la pandémie lui avait, quelque peu, ouvert la voie d'une stratégie de mise sur le marché des masques de protection alternatifs. Lui permettant de trouver une bouée de sauvetage et de pouvoir tenir au cours de cette mauvaise période. Malheureusement, les choses ont tourné court.

"La vente des masques a marché juste les trois premiers mois du début du confinement. Après, avec la réouverture des frontières, tout le monde allait se les pro-

curer vers d'autres destinations. Du coup, c'est le business qui a pris un coup, au point que plus rien ne fonctionne correctement en ce moment. Plus personne ne confectionne encore de masques. Si l'État avait, au moins, interdit l'arrivée des masques venant de l'extérieur, cela aurait pu nous soulager", confie-t-il.

À l'œuvre tous les jours devant ses tableaux, le peintre Patrick Louembet, lui, ne baisse pas pour autant les bras. Même si la situation a considérablement réduit son champ d'action et ses diverses opportunités. "Mais, au moins, on se bat avec les armes que l'on possède, on essaie de diversifier nos produits. Le reste, c'est Dieu qui fait", affirme-t-il.

Pour beaucoup, cette période de crise sanitaire a permis de peaufiner le travail, à l'exemple de Michel

Ndaot, homme de théâtre, qui en a profité pour finaliser ses projets d'écriture, en vue d'un tournage prévu au courant du mois d'août. Du côté de l'association des promoteurs de la danse urbaine, on a fait face au Covid-19 avec les moyens du bord. Sans soutien financier, a-t-elle pu organiser, il y a quelques mois, un mini-festival dans les rues de Libreville pour maintenir cet art dans les esprits, afin qu'il ne disparaisse pas. "Notre seul réconfort, c'est d'avoir gracieusement pu bénéficier de l'esplanade de l'Institut français de Libreville pour cet événement", se désole Jean Hussen Bikoro, co-organisateur du gala.

De son côté, Dominique Douma, comédien et écrivain, a dû se résoudre à l'écriture des pièces de théâtre et à celle d'un recueil de nouvelles à paraître prochaine-

ment. "Déjà avant le Covid-19, nos activités étaient au plus mal. Vous vous imaginez bien que ça devient bien plus compliqué. Je n'ai même plus le contrôle de ma troupe. Mais comme on dit, à quelque chose malheur est bon : mon passe-temps, c'est désormais la lecture et l'écriture", affirme-t-il, avouant, pour sa part, plutôt bien vivre son confinement.

On saisit, d'ailleurs, mieux l'extrême fragilité de cette population déjà précaire qui, outre la réouverture des lieux culturels, ne demande à juste titre que des changements structurels (vision politique, renforcement des droits d'auteur, rémunération plus juste, aide juridique, réforme des organismes sociaux...), afin que ceux-ci améliorent sensiblement leurs conditions de vie et de création. Il y a donc urgence à agir.

S'unir ou disparaître !

F.S.L.
Libreville/Gabon

L'UNE des bonnes choses qu'a pu engendrer cette période difficile du Covid-19 dans le monde culturel, est la naissance et la consolidation d'un esprit de rassemblement et de cohésion entre les artistes. Ne souhaitant plus évoluer en solitaire, ils se sont mis d'accord pour parler d'une seule et même voix, et faire mieux que les structures associatives et fédérations portées sur les fonds baptismaux plusieurs années plus tôt.

Ainsi, a-t-on vu apparaître, en septembre 2020, la Cogac (Confédération gabonaise des acteurs culturels) sous l'inspiration d'un bon nombre d'artistes dont Marcel Djabioh, Victoire Lasseny Duboze, Omar Defunzu, Norbert Epanja, Georges Kamgoua porté d'ailleurs à la tête du bureau provisoire. L'objectif étant de rassembler les artistes au maximum et d'interpeller sur la nécessité d'intégrer les associations.

"Il est nécessaire de se mettre en association, afin que l'État nous donne ce que nous leur deman-

çons depuis des décennies", explique Georges Kamgoua. "Le fait d'être individualisés ne peut rien nous apporter. C'est ensemble et parlant d'une seule voix que nous pouvons convaincre les autorités", ajoute Victoire Lasseny Duboze. Ensuite, on a vu apparaître, le 21 février 2021, sous une échelle un peu plus grande, l'Union des artistes et acteurs culturels du Gabon (UAACG) dont l'ambition est de porter haut le flambeau de la culture de notre pays.

"Un second souffle après plus d'un an de jachère, due à la crise sani-



Photo: DR

taire liée au Covid-19, qui a gelé les spectacles et autres activités artistiques. Ces derniers espèrent

redynamiser le plaidoyer pour des mesures d'accompagnement par les autorités compétentes. Le but étant de trouver le juste milieu permettant aux artistes de cesser de tirer le diable par la queue. Vivement que leur vision soit comprise du plus grand nombre !", explique Aimée Délia Bilouni Ndjally, présidente de l'UAACG.

Une lueur d'espoir au bout d'un tunnel encore bien sombre, mais qui sonne comme un cri d'espoir pour nos hommes de culture, qui n'ont désormais qu'eux-mêmes sur qui compter.